

je vous remercie de me laisser la parole

je vais d'abord commencer par dire, par avouer, même, que pour moi le pèlerinage de Shikoku a joué un rôle tout à fait particulier dans mon parcours intellectuel et personnel, puisque ce fut le sujet de ma thèse de doctorat, que j'ai écrite entre 1995 et 1998, et qu'une thèse de doctorat marque à vie celui ou celle qui la réalise

je ne suis pas à proprement parler une spécialiste du pèlerinage de Shikoku, car par exemple après ma thèse je me suis intéressée à bien d'autres aspects de l'histoire des religions du Japon ancien, mais je garde pour ce circuit, pour ses pèlerins et pour les quelques savants qui m'ont guidé sur place, au cours de ces 3 années de recherches, une affection qui ne me quittera pas

d'ailleurs, je suis heureuse de constater aujourd'hui, à vous voir tous ici réunis, que l'histoire de ce circuit intéresse finalement le grand public, alors que dans l'histoire multiséculaire des très nombreux pèlerinages japonais, celui de Shikoku n'est pas le plus important, en termes d'effectifs de pèlerins, et il est même tout à fait périphérique, par sa localisation dans une île – le Shikoku - qui n'a presque jamais joué de rôle important dans l'histoire générale du Japon

par ailleurs, jusque dans les années 1990, encore, notre pèlerinage n'avait fait l'objet que de très rares travaux scientifiques

il faut donc croire qu'en 2015, le pèlerinage des 88 lieux saints de Shikoku – *henro*, comme on l'appelle en japonais - est sorti de sa clandestinité puisqu'on vient passer un temps précieux, à la Maison de la culture du Japon à Paris, pour tenter d'en percer les secrets

ici, pour terminer ces quelques mots d'introduction, il me faut absolument remercier cette Maison, justement, qui m'a non seulement invitée aujourd'hui, mais qui m'a aussi passé un caprice, - mais un caprice d'historienne : celui d'offrir à chacun d'entre vous la copie de ce que l'on appelle en japonais un *fuda*, en l'occurrence un vrai *fuda* du pèlerinage de Shikoku de l'époque d'Edo – c'est le grand document qui vous a été remis à l'entrée

je vais d'ailleurs tout simplement commencer ma présentation du pèlerinage, et notamment de ses aspects religieux, en m'appuyant sur les éléments d'information fournis par ce *fuda* ; ensuite, j'aborderai quelques-unes des questions, plus sociologiques, que se pose l'historien

qui enquête sur ce circuit pendant la période d'Edo – je crains que ma présentation du pèlerinage ne soit pas très « romantique », mais vous aurez au moins une idée de ce que la dite « science de l'histoire » peut en dire

mais avant toute chose, il faut absolument que je vous dise un mot sur cette période d'Edo, qui n'est pas encore très connue du grand public français : Edo, c'est le nom que portait la ville de Tôkyô autrefois, avant 1868, c'est-à-dire avant la Restauration de Meiji, - et l'époque d'Edo, c'est l'époque où cette ville fut la capitale politique du pays, entre les années 1600 et les années 1860, - c'est-à-dire pendant un peu plus de deux siècles et demi ; pendant ce laps de temps, ce sont des généraux appelés *shôgun* qui ont gouverné le Japon, pendant que l'empereur vivait quasiment enfermé dans son palais de Kyôto ; les *shôgun* étaient à la tête d'un État puissant (et nos pèlerins de Shikoku pouvaient d'ailleurs le constater chaque jour), un État organisé de telle sorte que les autorités d'Edo contrôlaient étroitement quelque 300 grands feudataires, appelés *daimyô* ; l'une des caractéristiques essentielles du Japon de cette époque fut la politique de fermeture du pays, c'est-à-dire le fait que les *shôgun* limitèrent très strictement les échanges avec les nations extérieures : par exemple, les Japonais n'avaient pas le droit de sortir de l'archipel ! ; l'époque se caractérise également par un extraordinaire essor marchand, qui permit l'enrichissement de certains Japonais (dans les villes, mais aussi dans les campagnes), et condamna d'autres Japonais à un certain déclassement, notamment les *samurai*, qui continuèrent pourtant de dominer la société, une société en paix depuis les années 1650, si bien que les historiens utilisent parfois l'expression de Pax Tokugawa pour évoquer cette période – Tokugawa était le patronyme des *shôgun* d'Edo

il est intéressant de constater que, dans ce Japon plutôt corseté et bridé par la domination des guerriers, par une morale confucianiste, et par l'enfermement dans l'archipel, les Japonais n'ont pas cessé de parcourir leur pays dans tous les sens : les *daimyô* faisaient des allers-retours réguliers entre leur domaine et Edo ; les gens ordinaires quittaient leur village ou leur ville pour aller se marier ailleurs, pour exercer un travail saisonnier, pour aller vendre leurs produits et, bien sûr, on partait en pèlerinage...

pour présenter le pèlerinage de Shikoku, commençons donc par décrire notre *fuda*, dont l'original, que j'ai ici, sur ma table, est en papier japonais, un papier que le temps a coloré en ocre

la première chose que l'on va en dire, c'est qu'il est immense par rapport à un *fuda* normal – il est reproduit en grandeur nature et mesure environ 43 cm de longueur sur 14 cm de largeur

un *fuda* normal, à l'époque d'Edo comme d'ailleurs aujourd'hui, n'a que 10-15 cm de hauteur

pour ceux d'entre vous qui ne parlent pas le japonais, sachez que le mot de *fuda* a bien des sens dans cette langue : le terme peut renvoyer aussi bien à un billet de loterie, qu'à un talisman, un écriteau, une carte à jouer, etc.

dans le cas des pèlerinages japonais, et notamment celui de Shikoku, le terme a plutôt le sens de « carte de visite », puisque la coutume veut que les pèlerins du pèlerinage de Shikoku déposent un *fuda* dans chacune des 88 stations du circuit : on fait le tour de l'île, souvent dans le sens des aiguilles d'une montre, et l'on y sème en quelque sorte ses *fuda*, de temple en temple, sur les 1 200 kilomètres du parcours

à l'époque d'Edo, les pèlerins donnaient aussi des *fuda* à leurs bienfaiteurs, ceux qui par exemple leur avaient offert le gîte et le couvert ; on croyait en effet qu'un *fuda* avait des vertus magiques, notamment de protection contre les infortunes de la vie : la maladie, les incendies... ; aussi on collectionnait ces bandes de papier, parfois par milliers, et on les entreposait quelque part chez soi

en fait, le *fuda* « géant » dont vous avez une copie entre les mains m'a été moi-même offert par la famille Ochi du village d'Agata du département de Ehime (à l'ouest de Shikoku) : les Ochi ont voulu me récompenser d'avoir dépouillé leur corpus inédit de 1400 *fuda*, qu'ils avaient reçus de pèlerins et qu'ils avaient précieusement conservés à travers les siècles dans un sac de paille de riz : notre *fuda* d'aujourd'hui /votre *fuda* était à l'origine entreposé dans ce sac de paille, tout froissé, comme tous les autres *fuda* que nous avons soigneusement restaurés avec mon directeur de recherche japonais de l'époque, le professeur Uchida Kusuo

en principe, on trouve toujours au moins inscrite une formule religieuse sur un *fuda* de pèlerin

sur notre *fuda*, la formule principale, composée de 6 gros caractères très stylisés, est *namu Amida butsu*, ce qui signifie « gloire au bouddha Amida », - c'est donc la dévotion à ce bouddha qui est mise en exergue dans ce document

je précise qu'Amida est, depuis le 10^e siècle, le bouddha le plus important du Japon, celui que l'on retrouve le plus souvent vénéré dans les temples bouddhiques de l'archipel !

mais sous cette formule amidiste extrêmement célèbre au Japon, vous voyez aussi la représentation d'une autre figure religieuse de la culture japonaise : cet homme qui est assis sur une chaise, qui tient dans sa main droite un objet rituel appelé « vajra » (*kongô* 金剛 en japonais) [sk : « diamant », « foudre »] et dans sa main gauche, un rosaire, est connu au Japon sous le nom de Kôbô Daishi – son nom est d'ailleurs inscrit tout en haut à droite du document

Kôbô Daishi est la figure religieuse essentielle du pèlerinage de Shikoku, car à l'époque d'Edo s'est développée la croyance selon laquelle ce personnage accompagne le pèlerin de Shikoku sur son chemin : selon la formule consacrée, ce sont « deux compagnons de route » : *dôgyô ninin*

le culte de Kôbô Daishi n'a rien à voir avec celui du bouddha Amida dont il a été question il y a un instant, même si, d'une certaine façon, ce culte appartient lui aussi à l'univers du bouddhisme

je dis bien « d'une certaine façon » car, à vrai dire, lorsqu'on évoque les « religions populaires » du Japon, celles par exemple attachées au pèlerinage de Shikoku, les catégories qu'on emploie d'ordinaire pour décrire la religiosité japonaise perdent un peu de leur sens : permettez-moi de rappeler ici que les Japonais souscrivent depuis des siècles à toutes sortes de religions : le shintô (soit la voie des *kami*), le bouddhisme, le confucianisme, la voie du Yin et du Yang, le christianisme, etc. – et qu'ils ne voient absolument aucun inconvénient à combiner ensemble, à mélanger, à confondre les notions, les croyances, les divinités et les rites de toutes ces religions

par exemple, parmi les 88 lieux saints de Shikoku, à l'époque d'Edo comme aujourd'hui, on compte surtout des temples bouddhiques, mais il y a aussi plusieurs sanctuaires shintos

sur ce point, l'historienne des religions que je suis doit tout de suite préciser le fait qu'autrefois, à l'époque d'Edo, la distinction entre un temple bouddhique et un sanctuaire shintô n'était pas si nette : il y avait des éléments shintôs dans un temple bouddhique, et il y avait des éléments bouddhiques dans un sanctuaire shintô

bref, le syncrétisme régnait partout autrefois au Japon, et le pèlerinage de Shikoku n'a pas échappé à cette règle, si bien que la question de savoir si ce pèlerinage est plutôt bouddhique ou non bouddhique n'est pas si importante

elle est d'autant moins importante que les pèlerins d'autrefois profitaient de leur pèlerinage des 88 lieux saints pour aller rendre visite à d'autres temples ou sanctuaires de l'île de Shikoku – je pense ici par exemple au très célèbre sanctuaire de Konpira, dans la province de Sanuki, au nord de l'île : Konpira est la divinité shintô-bouddhique protectrice des marins ; par ailleurs, faire le pèlerinage de Shikoku n'a jamais empêché aucun Japonais de l'époque d'Edo d'aller faire le plus grand pèlerinage historique du Japon : le pèlerinage à Ise, dans l'île principale de l'archipel, qui relève, lui, exclusivement du shintô, et qui, à l'époque d'Edo, a battu tous les records historiques en termes de dévotion religieuse et de visites effectives ! [Awa comme point de départ en *nike mairi* d'Ise en 1830]

mais je reviens à Kôbô Daishi, car son culte fait tout de même partie intégrante de la tradition du pèlerinage des 88 lieux saints et vous trouverez partout associés dans le Shikoku cette figure religieuse et ce circuit

en fait, il y a deux manières de présenter les rapports entre Kôbô Daishi et le pèlerinage de Shikoku : ...

1) la première est la plus courante, vous la trouverez dans tous les guides touristiques : on vous dira que le nom de Kôbô Daishi est celui donné, après sa mort, à Kûkai [océan de vacuité 774-835], un personnage historique qui a réellement existé, qui est né dans le Shikoku au 8^e siècle et qui serait, justement, le fondateur du pèlerinage de Shikoku

ce que l'historien peut dire, c'est que Kûkai a effectivement reçu le titre posthume de Kôbô Daishi, qui signifie « grand maître qui a diffusé la Loi bouddhique », et que Kûkai est l'une des grandes figures historiques du Japon : polyglotte (sanskrit, chinois), Kûkai-Kôbôdaishi fut le fondateur de l'une des grandes écoles bouddhiques japonaises (Shingon) ; il fut l'auteur de grands traités spirituels, mais il fut aussi poète, peintre, sculpteur, calligraphe, et il passe pour être l'inventeur du syllabaire japonais des *kana* ; enfin, il est le fondateur d'un monastère au mont Kôya, sur l'île principale de Honshû, et c'est au mont Kôya d'ailleurs qu'il mourut en 835 ; de nos jours, le mont Kôya est un extraordinaire site religieux, et, d'après certains la première étape, ou bien la dernière étape, du pèlerinage de Shikoku serait ce complexe religieux

les premiers partisans de la croyance selon laquelle le pèlerinage de Shikoku aurait été créé par Kūkai ont probablement été les religieux de ce mont Kôya

au début de l'époque d'Edo, au 17^e siècle, lorsque le pèlerinage de Shikoku a commencé à prendre de l'importance, le plus grand promoteur du circuit, l'ascète Shinnen (m. 1691 ou 1693), était très proche des gens du mont Kôya – veuillez noter que c'est lui qui, pour la première fois dans l'histoire, fixa à 88 le nombre des stations du circuit, - le chiffre 8 renvoyant au Japon à quelque chose d'abondant, de pléthorique

voici donc la première manière de considérer les rapports entre Kôbô Daishi et le pèlerinage de Shikoku, - je résume : Kūkai serait l'inventeur du pèlerinage aux 8^e-9^e siècles

en réalité, cette idée ne peut pas satisfaire l'historien, qui a toujours besoin de preuves : en effet, la toute première source historique qui mentionne l'existence dans le Shikoku de quelque chose qui ressemblerait à un circuit fait autour de l'île, et qui passerait à travers les 4 provinces qui composent cette île – cette première mention, donc, date du 12^e siècle, soit 3 siècles après la disparition de Kūkai

on ne sait pas quand est né le pèlerinage de Shikoku ; il me semble qu'il serait raisonnable de se contenter de la certitude que ce pèlerinage existait bel et bien au début du 17^e siècle, au début de l'époque d'Edo, donc, et qu'il est, par cette date de naissance tardive, le dernier grand pèlerinage de l'histoire du Japon

mais, je parlais tout à l'heure de deux manières de considérer les rapports entre Kôbô Daishi et le pèlerinage de Shikoku – je voudrais maintenant vous dire un mot de la seconde

ici, je ne vais pas du tout m'appuyer sur ce qui se dit d'ordinaire, mais sur ce que je crois, moi, avoir compris en écrivant ma thèse sur ce pèlerinage

je vais vous dire les choses de la manière la plus simple : je pense qu'à l'époque d'Edo, les pèlerins de Shikoku n'avaient pas tous forcément conscience que le nom même de Kôbô Daishi renvoyait à Kûkai, cet éminent moine appartenant à l'Histoire

il me semble que, pour un certain nombre de pèlerins, Kôbô Daishi était simplement l'un de ces saints qui peuplaient l'imaginaire collectif des Japonais

la figure de Kôbô Daishi fut peut-être même le résultat d'une fusion entre plusieurs saints populaires du Japon

c'est donc déjà ce que je disais tout à l'heure : il ne faut pas vouloir à tout prix rattacher ce pèlerinage à la seule tradition bouddhique, et encore moins à la seule école religieuse créée par Kûkai

en tout cas, en tant que saint, Kôbô Daishi était une figure particulièrement appréciée des pèlerins de l'époque d'Edo, car ces derniers croyaient que Kôbô Daishi les protégeait : c'est d'ailleurs pour cela, semble-t-il, que l'on faisait le pèlerinage de Shikoku : pour recevoir des faveurs de Kôbô Daishi, ou pour le remercier d'une grâce déjà reçue de lui

on entre évidemment ici dans le vif du sujet, puisqu'il s'agit de comprendre pour quelles raisons religieuses le pèlerinage des 88 lieux saints s'est développé à partir du 17^e siècle

je vais vous présenter les choses de la manière la plus historiographique possible, c'est-à-dire en passant par les sources historiques disponibles

sur ce point la première chose à dire est que malheureusement les sources produites par les pèlerins eux-mêmes disent peu de choses : il s'agit principalement de carnets de voyage, où l'on n'expose pas du tout ses états d'âme ou ses convictions religieuses, mais où l'on se contente de noter qu'il a fait beau, ou qu'il a plu, en ce jour, qu'on a accompli 40 kilomètres

(ou plutôt 10 *ri*), qu'on a visité tel temple, qu'on s'est arrêté dans telle auberge et qu'on y a consommé du riz et de la soupe *miso* qu'on a payé telle somme d'argent !

rien de très spirituel, donc !

je suis tout de même arrivée à trouver un pèlerin bavard, qui consignait dans ses « notes journalières » tout ce qui lui avait plu dans la journée ; ce pèlerin s'appelait Tamai Motonoshin et semble avoir été un riche paysan, notable dans un village de la province d'Iyo, à l'Ouest de Shikoku ; Motonoshin a fait son pèlerinage en 1795 : je lis un extrait de son carnet pour que vous ayez une idée des informations que livre ce genre de document historique

LECTURE

comme vous l'avez constaté, Motonoshin ne dit rien de ses croyances religieuses, même s'il évoque Kôbô Daishi, naturellement – mais il évoque aussi, vous l'avez entendu, d'autres divinités : le bouddha Amida, des bodhissatvas, - qu'il a dû solliciter, également, lorsqu'il s'arrêtait par exemple devant les statues qui les représentaient

notez que c'est d'ailleurs exactement ce qui se passe dans notre *fuda* « géant », où la vénération pour le bouddha Amida est associée à celle de Kôbô Daishi

en réalité, pour avoir accès aux légendes populaires qui circulaient dans le Shikoku à propos de ce saint, il faut lire un ouvrage précieux, qui date de la fin du 17^e siècle, et qui a été rédigé par l'ascète Shinnen que j'ai présenté tout à l'heure comme un religieux qui a mené une véritable campagne de publicité pour le pèlerinage de Shikoku

le livre de Shinnen s'intitule *Écrit sur les vertus du pèlerinage de Shikoku* ; c'est en fait une compilation d'histoires qui étaient censées être « vraies » et avoir été collectées dans l'île de Shikoku

le message général de l'ouvrage était celui-ci : 1) il faut faire le pèlerinage de Shikoku ; 2) il faut bien accueillir les *henro* – c'est-à-dire les pèlerins de ce pèlerinage ; 3) il faut vénérer Kôbô Daishi-Kûkai

et, à partir de là, se succédaient des histoires mettant en scène non seulement des pèlerins, / des habitants de Shikoku, qui les recevaient, bien ou mal, / mais aussi le saint thaumaturge Kôbô Daishi, c'est-à-dire le saint faiseur de miracles, qui souvent prenait l'apparence d'un *henro*

il me faut vous raconter ici l'histoire la plus célèbre du recueil, et sans doute de la tradition du pèlerinage des 88 lieux saints : c'est l'histoire d'un certain Emon Saburô, un habitant de la province d'Iyo, celle-là même qui est située à l'Ouest de Shikoku – puis-je vous demander d'être particulièrement attentif aux différents éléments qui constitue cette histoire, car je reviendrai sur certains d'entre eux après l'avoir racontée ; donc, c'est l'histoire d'un homme, Emon Saburô, qui était foncièrement cupide et immoral ; à tel point qu'un jour, Emon Saburô brisa en 8 morceaux la sébile d'un *henro* qui lui demandait l'aumône ; en 8 jours, les 8 enfants d'Emon Saburô moururent ! ; mais pris de remords pour l'accueil brutal qu'il avait réservé au moine-*henro*, Saburô partit faire le pèlerinage de Shikoku : il fit d'abord 20 fois le tour de l'île, et au cours de son 21^e tour, il rencontra enfin Kôbô Daishi, le protecteur des pèlerins ; Kôbô Daishi écouta son dernier vœu, car Saburô était sur le point de mourir, et il plaça dans la main du moribond une pierre où était inscrit son nom ; on retrouva cette pierre dans la main d'un nouveau-né des seigneurs Kôno de la province d'Iyo – ici, s'arrête l'histoire

contrairement aux apparences, cette histoire est extrêmement complexe dans sa structure et son contenu, qui mêlent toutes sortes d'éléments religieux, culturels et historiques ; je vais vous donner deux exemples de ce qu'un historien peut dire de cette légende

en ce qui concerne Kôbô Daishi, d'abord, l'histoire suggère en creux que ce fut lui le *henro* mal accueilli par Emon Saburô ; vous avez compris qu'il en coûta fort cher à celui-ci ! ; en fait, dans les légendes consignées par l'ascète Shinnen à propos du circuit de Shikoku, Kôbô Daishi est présenté comme ayant le pouvoir de faire aussi bien le malheur des gens que leur bonheur : au fond, c'est un saint redoutable, qui a un double visage : il peut faire jaillir des rivières, il peut guérir les malades, il peut assurer une abondante production d'étoffes ou de châtaignes, mais il peut aussi rendre des aliments non comestibles, transformer les coquillages en cailloux... et faire mourir les 8 enfants d'Emon Saburô – ce qui est tout de même assez terrible !

deuxième exemple qui illustre la complexité de l'histoire d'Emon Saburô, celle-ci fait intervenir la famille des seigneurs Kôno de la province d'Iyo : rappelez-vous : la pierre où est inscrit le nom de Saburô est retrouvée dans la main d'un nouveau-né des seigneurs Kôno

en fait, ces seigneurs ont réellement existé dans l’histoire du Japon, pendant la période médiévale, juste avant l’époque d’Edo ; en d’autres termes, en évoquant le nom de ces guerriers, la légende d’Emon Saburô mêlait le vrai et le faux, ou en tout cas le vrai et le religieux

mais, ce qui est encore plus intéressant pour un historien des religions, c’est que la famille historique des Kôno, qui se retrouve ici associée au culte de Kôbô Daishi, fut en réalité, dans l’histoire, donc réellement, celle du grand moine bouddhiste du 13^e siècle nommé Ippen (1239-1289), dont le père et le grand-père étaient des Kôno de la province d’Iyo

Ippen est vraiment un personnage de tout premier plan dans l’histoire religieuse du Japon, principalement parce qu’il a tout fait pour développer le culte du bouddha Amida

mais là, dans la légende d’Emon Saburô, sa réalité historique est tout à fait éclipsée par les figures de Kôbô Daishi et d’Emon Saburô – qui n’ont pourtant jamais existé...

je crois que son absence s’explique par un phénomène de concurrence entre les saints, réels ou inventés, et surtout entre les écoles religieuses qui ont promu ces saints

bien entendu, l’analyse que je viens de faire des légendes du recueil de l’ascète Shinnen relève de la démarche historiographique : nos pèlerins de l’époque d’Edo se seraient bien moqués de nos analyses rationnelles, qui sont fondées sur ce qu’il faut bien appeler un certain scepticisme !

mais là-dessus, je dirai qu’en matière de croyance(s), les historiens du pèlerinage de Shikoku n’ont rien à reprocher aux pèlerins de l’époque d’Edo !

car, en effet, lorsqu'on parcourt les ouvrages dits « scientifiques » qui sont consacrés au pèlerinage de Shikoku, des ouvrages sérieux, donc, fondés en principe sur la raison, et sur des sources, on s'aperçoit que les chercheurs ont eux-mêmes des fantasmes et répandent des images plus ou moins erronées de la réalité du circuit de l'époque d'Edo

j'entame ici la seconde partie de mon exposé, consacrée à quelques idées fausses – des stéréotypes, si vous préférez

je vais vous en présenter deux, qui concernent des aspects sociologiques très importants de notre pèlerinage et qui nous permettront de mieux comprendre la société des Tokugawa dans laquelle il se développa

1) la première idée reçue concerne la nature des rapports entre les pèlerins et les autorités administratives de l'île de Shikoku : ces rapports auraient été assez tendus, voire tout à fait détestables, les autorités de Shikoku ayant eu, dit-on, fortement tendance à réprimer les pèlerins, c'est-à-dire à leur imposer de dures contraintes, voire à leur interdire d'accomplir le circuit – le cas de la province de Tosa, située au Sud du Shikoku, aurait été particulièrement dramatique

par autorités administratives, j'entends ici les petits et les grands fonctionnaires du système politique de l'époque : les petits fonctionnaires étaient les paysans, notables dans leur village, à qui l'on avait confié des responsabilités diverses ; les grands fonctionnaires étaient les *samurai*-lettrés directement au service des *daimyô* des 15 fiefs du Shikoku

qu'en fut-il exactement ?

en fait, l'historien à peu près objectif constate effectivement que les pèlerins des 88 lieux saints avaient un certain nombre d'obligations à remplir pour avoir le droit de circuler dans l'île de Shikoku

une partie de ces obligations relevait de la législation définie à Edo concernant la circulation des personnes, une autre partie semble avoir été mise en place spécifiquement par les autorités du Shikoku

voici la liste à peu près complète de ces obligations – cela vous donnera une idée des conditions concrètes du voyage de nos pèlerins entre le 17^e et le 19^e siècle :

- dans un premier temps, le candidat au pèlerinage devait faire une demande officielle pour obtenir la permission de quitter sa ville ou son village,
- souvent, les autorités qu'il sollicitait imposaient une date pour le départ, ainsi qu'un délai pour accomplir le pèlerinage,
- à partir de là, le candidat obtenait un passeport (on pourrait dire aussi sauf-conduit, ou laissez-passer) : ce document se présentait comme une simple feuille de papier où étaient consignés par exemple le nom, l'adresse et la religion du ou des pèlerins concernés,
- à l'époque d'Edo, peut-être un quart, sans doute un tiers des pèlerins du circuit étaient originaires de l'île de Shikoku, ce qui représente une proportion importante, mais lorsque les pèlerins habitaient dans d'autres îles du Japon, les autorités de Shikoku les obligeaient à obtenir une « carte de débarquement » dans l'un des ports de l'île,
- une fois le circuit entrepris, en fait à partir du temple le plus proche de son lieu de débarquement, ou bien de son lieu de résidence, il fallait régulièrement présenter le passeport acquis : ces passeports étaient notamment présentés aux frontières délimitant les quatre provinces,
- certains fonctionnaires imposaient des séjours limités dans telle ou telle localité du Shikoku,
- d'autres imposaient des chemins officiels, en dehors desquels on n'était pas censé circuler

dans la province de Tosa, au Sud de Shikoku, toutes ces contraintes semblent avoir été concentrées à un degré particulièrement élevé ; par exemple, pendant la grande famine de l'ère Tenpô, dans les années 1830, le fief de Tosa interdit qu'on fit l'aumône aux pèlerins venus d'ailleurs, ce qui allait à l'encontre de la tradition du pèlerinage de Shikoku, comme je vous l'expliquerai plus tard ; pire, encore, l'administration de Tosa interdit à ce moment-là l'entrée dans la province à tous les individus susceptibles d'être une charge pour les habitants : il s'agissait principalement des *henro* malades, ou bien pauvres, ou bien trop âgés ou trop jeunes !

bref, on peut toujours trouver dans les textes de l'époque d'Edo des informations qui donnent l'impression que les autorités exerçaient un contrôle drastique sur la circulation des pèlerins

en réalité, je crois que cette impression n'est pas réellement justifiée

je vais juste vous donner deux ou trois éléments de réflexion

tout d'abord, je dirai un mot du passeport intérieur, dont la possession et la présentation étaient les deux obligations majeures des pèlerins : il me semble que nous ne procédons pas autrement, nous autres contemporains, lorsque nous voyageons dans nos pays ou à l'étranger : nous avons tous une carte d'identité, ou un passeport, et nous ne sommes pas réprimés pour autant !

le contrôle des itinéraires des pèlerins me paraît être aussi une mesure élémentaire de maintien de l'ordre, de même que l'observance de dates de départ qui soient compatibles avec le calendrier agricole : ne pas partir au beau milieu du travail de repiquage du riz par exemple !

la prétendue sévérité des autorités de Tosa peut simplement s'expliquer à mon avis par la géographie de leur fief : la province de Tosa était la seule province de Shikoku à être dirigée par un seul fief et ce fief était le plus étendu du Shikoku : du coup, pour Tosa, la progression et la dispersion des personnes étaient plus difficiles à maîtriser, et ce d'autant plus que n'ayant pas d'interface avec l'île principale du Japon, une fois les pèlerins entrés dans la province, il était difficile de se débarrasser d'eux : on ne disposait pas des ports de la mer Intérieure !; en fait, je pense aussi que la mauvaise réputation des autorités de Tosa leur vient en partie du rôle très actif qu'ont joué les gens de cette province (Takechi Hanpeita, Sakamoto Ryōma) dans ce que l'on appelle la Restauration de Meiji, en 1868, lorsque l'empereur retrouva ses pouvoirs : à cette occasion, Tosa a acquis l'image d'une terre pure et dure, pro-impériale, donc pro-shintō, et par conséquent anti-bouddhiste et anti-*henro* – je crois que cette image pèse sur les historiens

j'en finis tout à fait avec cette prétendue sévérité des autorités politiques du Shikoku en précisant le fait qu'à l'époque d'Edo les administrations ont surtout donné des droits aux pèlerins

de fait, tous les fiefs de Shikoku, y compris celui de Tosa, ont mis en place, et encouragé, les soins médicaux, les rapatriements et la prise en charge des funérailles des pèlerins malades ou bien des pèlerins morts en cours de route !

c'est un aspect tout à fait important de la sociologie du pèlerinage des 88 lieux saints, et c'est un aspect d'autant plus important que, de manière générale, cette île n'était pas favorisée sur la plan économique, et que toutes ces prises en charge coûtaient cher - mais le temps passe, et je voudrais plutôt consacrer les dernières minutes de mon exposé à une autre idée reçue sur le pèlerinage des 88 lieux saints

cette autre image d'Épinal concerne un aspect fondamental de l'histoire de notre circuit

je veux parler ici de la coutume du *settai*

dans le Japon actuel, quand il n'est pas associé à la tradition du pèlerinage de Shikoku, le terme de *settai* revêt un sens très négatif

il désigne une sorte d'hospitalité très généreuse, trop généreuse, et pour tout dire tout à fait malhonnête, que l'on offre à quelqu'un pour en obtenir un service exceptionnel, et souvent illicite, en un mot pour le corrompre !

c'est ainsi que des hommes politiques, ou de hauts fonctionnaires, peuvent se voir inviter sur des terrains de golf aux prix exorbitants, ou peuvent bénéficier de prêts personnels à des taux d'intérêt dérisoires...

lorsqu'il est appliqué à l'hospitalité et aux dons offerts aux pèlerins du pèlerinage de Shikoku, le mot de *settai* prend en revanche un tout autre sens, infiniment plus positif : en effet, ce terme renvoie alors à un accueil chaleureux, mais sans excès, et pratiqué avec un certain désintéressement

vous trouverez partout cette connotation positive, aussi bien dans la littérature scientifique consacrée au circuit, que dans les dépliants touristiques des tours-opérateurs ! les deux types de discours présentent alors les dons faits en *settai* aux pèlerins comme l'effet de la

« générosité » des donateurs, de leur « compassion », de leur « altruisme », et même de leur « amour » pour les pèlerins !

je vais essayer de vous montrer qu'avoir une vision trop positive, ou trop morale, du *settai* pratiqué dans le Shikoku de l'époque d'Edo relève de l'idéalisme, et que l'historien doit faire attention à ne pas commettre de contresens sur cet aspect très important de la tradition du pèlerinage des 88 lieux saints

mais, pour commencer, je vais vous dire un mot du terme lui-même : il me semble en effet qu'on peut le définir de 3 façons :

- il y a d'abord le sens que le mot a eu dans le Japon médiéval, juste avant l'époque d'Edo : un dictionnaire du 15^e siècle définit le *settai* comme – je cite – le fait d'« offrir du thé à un voyageur »,
- cette acception relativement étroite sera conservée à l'époque d'Edo, mais à cette époque le mot prit un sens plus large : il fut utilisé pour désigner le fait d'offrir toutes sortes de biens ou de services aux pèlerins,
- enfin, il existe une 3^e manière d'employer le mot de *settai*, c'est celle des chercheurs, historiens ou ethnologues : en ce cas, il convient de dire que le mot devient un concept scientifique ; il désigne l'ensemble des diverses pratiques caritatives, individuelles ou collectives, faites en faveur des voyageurs (des moines et des pèlerins laïcs, surtout) ; à juste titre, certains chercheurs ont voulu préciser que le don fait en *settai* est « actif », c'est-à-dire qu'il est fait sans que le pèlerin sollicite le service ou le bien, comme dans la mendicité traditionnelle par exemple (toutefois, cela n'empêche pas le pèlerin des 88 lieux saints de mendier à l'occasion – notamment parce qu'il évolue dans un univers assez bouddhique)

pour vous donner une idée de ce que représentait concrètement la tradition du *settai*, je vais vous lire le début d'une liste de dons faits en *settai* que j'ai établie à partir des indications fournies par un carnet de voyage de 9 pèlerins originaires de la province de Sanuki, dans le Nord-Est de Shikoku ; ces 9 pèlerins étaient partis faire le pèlerinage en 1833 :

LECTURE (p. 156)

je pourrais vous lire encore plusieurs dizaines de mentions !

en effet, du 20^e jour de la 2^e lune, au 1^{er} jour de la 4^e lune, c'est-à-dire pendant environ 1 mois et 10 jours, nos 9 pèlerins ont reçu, parfois tous les 2 ou 3 jours, parfois tous les jours, des dons à répétition !

et je n'ai pas fait mention dans cette liste de l'hébergement gratuit ou à prix modéré dont ils ont pu bénéficier !

en effet, les services rendus en *settai* pouvaient être très divers : cela allait de l'hébergement gratuit aux traversées en bateau gratuites, en passant par la tonsure des cheveux, la mise à disposition de bains, la construction de bornes kilométriques, etc.

d'après les chercheurs, il semblerait qu'une telle profusion de dons et de services n'avait pas d'équivalent dans les autres traditions pèlerines du Japon de l'époque d'Edo

les gens de Shikoku étaient-ils donc plus « généreux » que leurs compatriotes des îles principales, étaient-ils « meilleurs » qu'eux ?

pour en juger, revenons aux indications données dans leur carnet de voyage par nos 9 pèlerins du Sanuki : je voudrais en effet souligner 2 faits, qui sont tout à fait importants pour comprendre l'esprit dans lequel était fait le *settai*, et qui permettent d'aller au-delà des apparences d'une générosité sans retenue, fondée sur des sentiments moraux

tout d'abord, il faut remarquer que les quantités de dons offertes à notre groupe de pèlerins furent assez limitées : ici « une paire de sandale » pour 9 personnes, et là « un bol de soupe *misoshiru* » pour ces mêmes 9 personnes... - c'est un peu chiche ; cette relative parcimonie peut s'expliquer de 2 façons : ou bien le nombre de pèlerins circulant dans le Shikoku était alors trop important pour que les autochtones puissent se montrer vraiment généreux avec chacun d'entre eux ; ou bien, ces dons de *settai* étaient faits de façon purement symbolique, c'est-à-dire accordés sans réelle intention de subvenir aux besoins des pèlerins ; dans les deux cas, il faut constater que, contrairement à une autre idée reçue, la coutume du *settai* à l'époque d'Edo ne suffisait pas à entretenir des pèlerins, et encore moins une foule de parasites !

je le précise, car vous rencontrerez aussi un peu partout une image passablement misérabiliste du pèlerinage des 88 lieux saints, selon laquelle la population des pèlerins comptait à l'époque

d'Edo un grand nombre de pauvres et d'exclus de la société – pour ma part j'ai vu dans mes sources pas mal de pèlerins-touristes !

la seconde remarque à faire concernant les dons reçus par le groupe de 9 pèlerins est que la plupart des dons ont été accordés par des villages entiers ou bien par des confréries villageoises du Shikoku

parfois, ces collectivités étaient extérieures à l'île, mais cela ne change pas l'essentiel, à savoir le fait que, contrairement au premier âge du pèlerinage, où les dons furent plutôt individuels et ponctuels, avec le temps, le *settai* se transforma en une institution collective bien rôdée – ou, si vous préférez : une charité bien ordonnée

sur ce point, le cas du *settai* collectif du village de Ueno de la province d'Iyo est tout à fait fascinant

j'ai pu croiser en effet plusieurs types de sources relatives à ce village qui pratiquait dans les années 1830 le *settai* collectif : j'ai comparé notamment une liste nominale de dons de riz et d'argent faits en *settai* collectif, avec un registre foncier contemporain qui évaluait le niveau de la production agricole des terres exploitées à Ueno ; ce dernier registre, qui offre en fait un tableau des revenus des villageois, est lui aussi nominal, si bien que cela permet de retrouver les noms des paysans à la fois dans la registre des revenus et dans la liste de *settai*

en deux mots, en ce qui concerne le *settai* collectif à Ueno, il existait 2 catégories d'habitants : il y avait ceux qui donnaient quelque chose et il y avait ceux qui ne donnaient rien ; mais surtout, le plus important, c'est que le montant des dons, ou l'absence de dons, dépendaient des revenus officiels des villageois ; autrement dit, à Ueno, la coutume du *settai* n'avait rien d'un don spontané, exprimant de la « compassion » ou de « l'amour » pour les pèlerins : c'était plutôt une sorte d'institution fondée sur des critères socio-économiques et, pour cela, sans doute, assez contraignante

spontanée ou non, individuelle ou collective, la coutume du *settai* fut, fondamentalement, une pratique religieuse – et ici, nous retrouvons naturellement les croyances relatives à Kôbô Daishi

n'oublions pas que les pèlerins étaient les « compagnons de Kôbô Daishi » : en d'autres termes, en offrant des dons et des services à ces pèlerins, on pouvait s'assurer les faveurs du saint thaumaturge : le don en *settai* n'a jamais été désintéressé !

en fait, l'historien constate que la coutume du *settai* a pris de l'essor lorsque les effectifs de pèlerins devinrent très importants, c'est-à-dire à partir du 19^e siècle : tout se passa alors comme si les sociétés locales de Shikoku n'avaient pas pu rester indifférentes à l'arrivée massive de *henro* que de vieilles légendes associaient à Kôbô Daishi ; ces sociétés réactivèrent alors d'antiques pratiques caritatives, et les modernisèrent, notamment en leur donnant une forme collective, pour tirer le plus grand profit des pèlerins

mais pour terminer tout à fait sur le développement historique du *settai* dans le Shikoku de l'époque d'Edo, j'ajouterais une dernière chose : l'essor de cette coutume s'explique aussi sans doute en partie par le fait qu'une bonne partie des pèlerins étaient originaires, justement, du Shikoku ; à partir de là, on peut imaginer qu'en voyant passer des *henro* dans leur ville ou dans leur village, les habitants de l'île voyaient en fait leur propre image de pèlerin, ou celle de leurs proches qui avaient fait le circuit

je suis certaine que les personnes qui vont prendre aujourd'hui la parole après moi pour apporter leur témoignage nous diront toutes combien, dans les faits de pèlerinage, la confusion entre soi et l'autre joue au plus au point